

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 7

Artikel: De la critique dans les manœuvres
Autor: P.M.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIV^e Année.

N^o 7.

Juillet 1899.

DE LA CRITIQUE DANS LES MANŒUVRES ¹

La *Revue du Cercle militaire* a publié récemment le « résumé des observations faites à la suite des manœuvres d'une division combinée de toutes armes d'une armée voisine. ». Bien que ces observations soient vieilles déjà de quelques années, elles ont conservé un caractère frappant d'actualité. Présentées en leur temps à un nombreux corps d'officiers, elles relevaient les fautes tactiques commises. Or les mêmes fautes se reproduisent dans toutes les manœuvres ; notre armée de milices y est plus exposée qu'aucune autre.

A la veille de nos propres manœuvres, il nous a paru qu'il pouvait y avoir quelque utilité à mettre ces critiques sous les yeux des officiers appelés à y prendre part.

I. — Ordres donnés.

Les officiers qui ont à donner un ordre de manœuvre doivent éviter, avant tout, les idées militaires compliquées. C'est peut-être bon dans les livres, mais, sur le terrain, c'est presque toujours l'idée la plus simple qui réussit ; les finesses ne font que nuire. Quand on a l'ordre d'aller sur un point et qu'on ne connaît rien encore des dispositions de l'ennemi pour arrêter le mouvement, le meilleur parti à prendre est de suivre la route la plus directe, en prenant les précautions nécessaires pour n'être pas surpris par une résistance imprévue. En faisant autrement, on perd du temps : souvent le chemin le plus court est aussi le plus sûr.

Il y a tout avantage à laisser la plus grande latitude à celui qui commande, pourvu qu'il se conforme à l'esprit des instructions qu'il a reçues. Non seulement les modifications que

¹ *Revue du Cercle militaire* des 27 mai et 10 juin 1899.

le terrain peut amener seront approuvées, mais même celles résultant des circonstances.

Ainsi un chef qui commande des troupes supposées battues la veille, et qui a reçu pour instruction de reprendre l'offensive malgré son échec, ne doit pas être blâmé d'avoir gardé une attitude défensive, si le terrain était trop défavorable à l'action offensive, et surtout s'il s'est aperçu que l'ennemi était supérieur en nombre et marchait sur lui. Le but qu'on lui indiquait, c'était de ne pas laisser échapper l'ennemi pour aller autre part, de le combattre en un mot ; et peu importe le procédé employé si le résultat est atteint et si l'on emploie toutes ses forces pour y arriver. D'ailleurs, l'attitude défensive au début d'une action n'exclut pas la pensée de l'offensive. Si l'attaque de l'adversaire est repoussée, la possibilité de marcher en avant peut naître d'un retour offensif exécuté à propos.

Pour les mêmes raisons, un chef qui a reçu des instructions l'autorisant à garder une attitude plutôt défensive, mais lui recommandant cependant d'attirer l'ennemi sur lui, peut avoir eu raison de marcher en avant droit sur l'ennemi. Il faut toutefois qu'il ne s'acharne pas trop dans son attaque et sache s'arrêter à temps, quand le combat deviendrait désavantageux par suite de la supériorité numérique de l'adversaire et de son attitude énergique.

Ce que l'on doit, en toutes circonstances, exiger d'un chef militaire, c'est qu'il remplisse par les moyens les plus appropriés la tâche qui lui est assignée.

Enfin, lorsqu'un chef se voit contraint à rester sur la défensive, il ne doit jamais indiquer cette intention par son ordre, de peur que la troupe n'en ait connaissance. On risque d'affaiblir son moral, si elle sait à l'avance qu'elle ne pourra que se défendre. Elle le verra bien plus tard et ce sera toujours trop tôt.

Pour le rassemblement des troupes, il y a à concilier deux nécessités ; d'abord celle de pouvoir se réunir sans être gêné par l'ennemi, ensuite celle de ne pas trop fatiguer les troupes ; la marche en grosses colonnes est toujours plus pénible que celle des petits détachements. Ainsi, après un combat qui a été avantageux, quand les avant-postes n'ont pas été inquiétés pendant la nuit ni au point du jour, il peut être judicieux de choisir un point de rassemblement aussi rapproché des avant-postes que la prudence le permet.

Il faut éviter, autant qu'on le peut, de laisser toujours à la même troupe le rôle ingrat ; elle finirait par se décourager et peut-être y verrait-elle un présage fâcheux. Il faut donc choisir le programme de manière à donner l'avantage, de temps en temps, à celui qui ne l'a pas eu, soit en lui donnant la supériorité numérique, soit en lui assurant une position plus favorable.

II. — Avant-postes.

L'établissement des avant-postes doit se faire rapidement : après un combat, les troupes ont un profond besoin de repos et elles ne peuvent le prendre que lorsque la sécurité des cantonnements est garantie par les avant-postes. Jusque-là, elles sont dans un moment de crise qu'il faut abrégé à tout prix. Trois quarts d'heure doivent suffire : on trouvera que c'est bien peu de temps, mais il faut y parvenir. Deux heures, c'est beaucoup trop.

En conséquence, le commandant d'un bataillon désigné pour les avant-postes ne doit pas aller placer lui-même les factionnaires. Il doit donner ses ordres aux capitaines commandant les compagnies et aux commandants des pelotons de cavalerie ; ceux-ci doivent s'occuper du détail, tout en restant fidèles aux instructions qu'ils ont reçues.

Pendant ce temps, le commandant des avant-postes reste, de sa personne, avec la réserve des avant-postes, jusqu'au moment où les capitaines ont rendu compte qu'ils sont arrivés sur leurs emplacements. Il fait aussitôt prévenir le chef de la troupe qu'il doit protéger, et celle-ci peut dès lors se reposer. A ce moment, le commandant des avant-postes fera bien d'aller de sa personne inspecter les grand'gardes et les factionnaires et rectifier les détails qui ne seraient pas corrects.

Il ne faut pas exagérer ce service toujours pénible ; il n'est pas nécessaire de garder tous les points d'un terrain et il n'est pas même possible de le faire. Après une journée victorieuse, un retour offensif de l'ennemi battu est peu probable ; il suffit, en général, de garder avec soin les routes par lesquelles s'est opérée sa retraite et leurs abords, jusqu'à une distance telle qu'il ne puisse pas venir tirer sur les cantonnements. Pour les directions excentriques, de simples postes de surveillance d'une fraction d'infanterie avec 12 ou 15 cavaliers sont bien assez forts.

Une compagnie de grand'garde attaquée par des cavaliers ayant mis pied à terre, si elle est protégée par un obstacle défensif, commet une imprudence en quittant son abri pour exécuter un retour offensif. Le capitaine de cette compagnie dispose d'une force numérique trop faible pour pouvoir espérer un résultat sérieux d'une semblable action, surtout si le terrain en avant n'est pas vu complètement. L'attaque dont il ne voit que les préliminaires peut être forte ; la troupe s'aventurant sans appui s'expose à se compromettre gravement et peut même être enlevée.

Il importe d'apprécier exactement la valeur des obstacles défensifs qui couvrent une grand'garde. En manœuvre, on est trop porté à respecter les petits cours d'eau quand ils sont vaseux, parce qu'on ne veut pas mouiller les hommes et salir leurs vêtements dans la boue. En guerre, on n'hésiterait pas à les franchir avec de l'eau à mi-corps : il est dangereux de défendre à outrance un obstacle peu sérieux.

En principe, la résistance d'une grand'garde ne doit pas être prolongée jusqu'au moment où sa retraite devient impossible ; ce n'est que dans le cas où elle défend un point de passage d'un cours d'eau réellement infranchissable que sa défense doit être poussée jusqu'aux dernières limites.

III. — Service de marche.

Les marches doivent se faire avec régularité, ordre et discipline, malgré la chaleur, la fatigue et la poussière : les colonnes doivent marcher compactes, sans trainards et sans allongement anormal.

Pendant toute la durée des marches, les troupes doivent être vigilantes et ne pas céder à cette sorte d'engourdissement fâcheux, si fréquent quand la marche se prolonge. Tout indice de l'apparition de l'ennemi sur le front ou sur les flancs de la marche doit être remarqué et signalé dans les rapports et comptes rendus.

Les voitures de cantiniers ne doivent jamais gêner le mouvement d'une troupe : il faut bien les prévenir que, toutes les fois que ce cas se produira, leurs voitures seront culbutées dans les fossés pour rendre la route libre.

Les convois de vivres doivent suivre strictement la route de marche qui leur est désignée : ils ne doivent pas en sortir,

même pour prendre un chemin plus court et arriver plus tôt. Toute infraction de ce genre doit attirer une punition pour le chef du convoi.

IV. — Service de reconnaissance.

Dans toute marche, les éclaireurs de la cavalerie doivent occuper rapidement tous les points essentiels du terrain à parcourir et marcher activement jusqu'à ce qu'ils aient rencontré l'ennemi.

Si un officier de cavalerie envoyé en reconnaissance avec son peloton prend le contact d'une ligne d'avant-postes, il doit éviter de la longer de trop près en essuyant des coups de feu tirés à petite portée. En temps de paix, ce n'est qu'une fanfaronnade sans mérite ; en temps de guerre, cela serait si difficile que le péril seul pourrait l'excuser.

Un officier de cavalerie doit savoir apprécier exactement la force des détachements qu'il rencontre et ne jamais envoyer un rapport faux. Quelles que soient les apparences, il ne doit pas se laisser tromper et prendre, par exemple, des groupes inoffensifs de spectateurs pour une troupe active. Impatiemment attendus, les rapports de la cavalerie exercent toujours une influence sérieuse sur ceux qui les reçoivent, surtout quand ils signalent un mouvement important. Ils peuvent déterminer le renforcement de certains points d'une ligne de défense, ce qui peut amener un résultat fâcheux, d'autres points plus importants restant dégarnis au moment utile.

En signalant la présence de l'ennemi sur une position, l'officier de cavalerie doit se montrer très sobre de détails s'il n'en est pas absolument sûr. Il ne doit donner une évaluation des forces que s'il en est certain. Signaler deux compagnies là où il n'y en a qu'une seule est une faute. Trois compagnies peuvent échouer dans l'attaque d'une position gardée par deux compagnies, si cette position est forte ; elles ont de grandes chances de succès s'il n'y en a qu'une seule et si l'effectif de l'assaillant est triple de celui du défenseur.

Il faut toujours faire reconnaître un village avant de l'attaquer, même dans le cas où l'on s'est assuré qu'il était gardé ; il peut toujours se faire que les défenseurs l'aient évacué. Tout déploiement retarde et fatigue les troupes ; il faut donc l'éviter quand il est inutile.

Le service de reconnaissance, vigilant et actif avant l'engagement, cesse trop souvent dès que le combat est engagé. Il doit cependant continuer et renseigner sans cesse le commandement sur les mouvements que l'ennemi peut exécuter pendant le combat : marche, retraite, renforcement ou évacuation de certains points.

V. — Du combat.

C'est une nécessité de premier ordre pour tout chef de ne pas hésiter dès lors que l'ennemi est en vue et que le combat est commencé. Ce n'est plus le moment de combiner lentement ses dispositions et de rester incertain. Il faut d'abord, et avant tout, se décider vite, puis prononcer franchement son mouvement et marcher ferme et droit, sans hésitation ni flottement.

A. *Cavalerie.*

La cavalerie précédant une colonne chargée d'une mission offensive et rencontrant devant elle une cavalerie d'une force égale ne doit pas hésiter à l'attaquer. Sans doute, des circonstances imprévues peuvent faire que le résultat du combat soit défavorable, mais la décision primitive n'en était pas moins juste et doit être approuvée.

Si la cavalerie, dans les mêmes conditions, se trouve en présence d'avant-postes de l'adversaire qui se découvrent et se portent en avant, elle a raison d'agir résolument et de les repousser : la surprise est souvent possible et elle est toujours efficace.

Dans sa marche en avant des colonnes, la cavalerie nombreuse et massée peut souffrir beaucoup du feu de l'artillerie de l'avant-garde ennemie, si elle est à mi-côte surtout. Elle doit alors gagner le plus rapidement possible l'abri le plus proche et regagner sa direction primitive en profitant de tous les abris du terrain. Elle doit éviter de présenter le flanc au tir de l'artillerie.

Pendant la suite du combat, comme au début, la cavalerie doit respecter le feu de l'artillerie ; elle ne peut pas rester immobile sous le feu d'une batterie ; dès qu'elle y est exposée, elle doit se retirer et s'abriter.

Elle doit également respecter le feu de l'infanterie : elle ne

peut rester immobile et massée à une distance où les balles des tirailleurs lui arrivent ; elle doit se mettre à l'abri.

Si, au début, la cavalerie a pour première tâche de découvrir l'adversaire et de trouver la position de celui-ci, il est aussi cependant à désirer qu'elle repousse la cavalerie de l'adversaire. Si elle le peut, elle ne doit pas hésiter à le faire elle-même et ne doit pas abandonner cette tâche à l'infanterie de l'avant-garde.

Dans le combat de cavalerie contre cavalerie, presque toujours les mouvements préparatoires se font en colonnes de pelotons ou en ligne de colonnes, parce que cette formation est souple et permet de marcher plus vite et plus facilement dans les terrains difficiles, mais il faut avoir soin de se former en ligne assez à temps pour l'attaque ; si le déploiement est trop tardif, il rompt l'élan de l'attaque et nuit à son succès.

Lorsque le combat de l'infanterie est commencé, la cavalerie doit éviter de se laisser entraîner trop loin à la suite de la cavalerie de l'adversaire. En le faisant, elle s'isole de l'infanterie. D'une part, elle s'ôte la possibilité de pouvoir intervenir au combat dans le moment favorable, de l'autre elle perd l'appui qui résulte du voisinage de l'infanterie. Enfin elle peut être dans le rayon du feu de l'artillerie adverse, sans protection. Si elle est obligée de faire demi-tour sous ce feu et que la cavalerie ennemie saisisse ce moment pour se retourner et l'attaquer, elle peut-être culbutée. C'est un moment que toute troupe de cavalerie doit chercher à utiliser.

Si la cavalerie envoyée en avant n'a pu déboucher et est obligée de battre en retraite, elle doit choisir une direction qui la rapproche des troupes d'infanterie avec lesquelles elle doit combattre et rester en relations intimes avec elle.

Lorsqu'elle est arrêtée devant une position garnie d'infanterie et d'artillerie, elle se met d'abord à l'abri du feu, mais elle doit avoir soin de ne pas trop s'éloigner pendant que l'infanterie attaque cette position. Les mouvements trop excentriques qui l'entraîneraient au loin pour agir sur les flancs ou sur les derrières de la position doivent être évités, s'ils demandent trop longtemps pour être exécutés ou peuvent être arrêtés avant leur achèvement par un obstacle matériel infranchissable. Il faut que la cavalerie reste assez à portée pour aider à achever le succès de l'infanterie, si elle réussit, ou pour la soutenir en cas de retraite, si elle échoue.

Cette obligation est d'autant plus stricte que la cavalerie a plus d'artillerie avec elle. Cette artillerie peut être utile pendant l'action, et, si elle est éloignée, son absence, au moment opportun, peut être très fâcheuse.

B. *Artillerie.*

L'artillerie ne doit pas venir prendre position trop près de la ligne des tirailleurs de l'infanterie ennemie. Se mettre en batterie à 800 mètres de cette ligne est tout simplement impossible avec le feu actuel et ne se ferait pas sur le champ de bataille.

Si donc une batterie de l'avant-garde s'avance jusqu'à la ligne des tirailleurs, elle s'aventure imprudemment et doit être regardée comme mise hors de combat.

Il en est de même d'une batterie qui soutient l'attaque d'une infanterie agissant contre un adversaire protégé par des tranchées ou un obstacle sérieux, si elle s'avance sans abri jusqu'à un point où elle se trouve dans le rayon d'action efficace du feu des tirailleurs.

La distance raisonnable pour placer l'artillerie est à 2000 ou 2500 mètres des batteries ennemies et elle se trouve alors à plus de 1000 mètres en arrière de la ligne de tirailleurs la plus avancée.

L'artillerie, cherchant à déboucher et à se mettre en batterie, doit éviter de défiler par le flanc derrière une ligne de tirailleurs, si elle est en vue : elle présente en ce cas un objectif trop facile à atteindre. Elle doit d'abord gagner un abri qui la dérobe à la vue et ne se montrer que pour faire feu. Toute batterie trop imprudente doit être supposée hors de combat.

L'artillerie agit judicieusement quand, placée dans une position défensive d'où elle voit le débouché d'un défilé par lequel on peut prévoir l'arrivée de l'ennemi, elle profite du passage des premiers éléments de la colonne ennemie pour régler son tir. Le débouché de l'infanterie devient alors très difficile, parce que, selon toute probabilité, le tir de l'artillerie est très précis.

Lorsqu'à la fin de l'action, l'adversaire repoussé cherche à battre en retraite, l'artillerie de la défense a raison de s'avancer jusque sur la première ligne, si elle y trouve des positions

dominantes qui lui permettent d'apercevoir des colonnes compactes battant en retraite. Son feu fait alors des ravages considérables.

Quand une position défensive est menacée par un mouvement enveloppant, l'artillerie de la défense doit chercher une position d'où elle puisse prendre d'enfilade ou seulement d'écharpe la troupe qui exécute l'enveloppement. Si elle peut faire ce mouvement à couvert, son tir acquiert de suite une efficacité considérable et favorise beaucoup l'action de l'infanterie; celle-ci pourra probablement faire un retour offensif dans des conditions favorables de succès.

C. *Infanterie.*

L'infanterie de l'avant-garde, prévenue de l'approche de l'ennemi, doit se hâter d'occuper promptement tous les points importants du terrain, dont la possession pourrait donner un avantage à l'ennemi; il vaut mieux le prévenir que d'être obligé de prendre ensuite ces positions.

L'infanterie, quand elle est en position, doit être vigilante. Il n'est pas admissible que le chef d'une colonne laisse approcher de lui une troupe ennemie sans s'en apercevoir, même quand le mouvement de celle-ci est masqué par le terrain et protégé par la cavalerie. C'est un devoir strict d'être toujours renseigné à temps sur l'approche des masses ennemies.

Dans la défensive, dès qu'une troupe apparaît à bonne portée, le feu doit être dirigé de ce côté et interdire toutes les approches.

Partout on s'occupe beaucoup du feu à grande portée; les armes sont dans un état de transition: il est naturel que, dans les manœuvres, les officiers s'en servent, tant pour se rendre compte par eux-même de ce procédé de combat que pour y habituer leurs troupes. Ce tir est devenu une nécessité; il faut s'en servir, mais ne pas en abuser; il doit être l'exception et ne se faire que dans des circonstances favorables.

Il est admissible sur les buts très étendus; si le but est peu important, il est préférable de s'abstenir. Une erreur de cent mètres sur la portée peut rendre le tir inutile. On ne doit donc pas voir exécuter des salves sur des lignes minces de tirailleurs qu'on aperçoit à peine, derrière une ondulation de terrain.

Pour toutes ces raisons, beaucoup d'esprits sages restent partisans convaincus, par dessus tout, du feu exécuté de près et bien ajusté.

Lorsque l'ennemi a commis la faute de séparer ses forces et de les placer à cheval sur un obstacle infranchissable qui les empêche de communiquer entre elles, l'adversaire qui les attaque, s'il dispose d'une force à peu près égale, peut faire un coup brillant en agissant avec tout son monde sur l'une des deux masses séparées. Presque toujours il aura avantage à choisir la plus importante, parce qu'elle est, en général, placée au point le moins fort et par conséquent le plus facile à attaquer. Ecraser cette fraction, avant que l'autre puisse arriver à son secours ou même la recueillir dans sa retraite, est alors assez facile. Quand une semblable circonstance se présente, il faut s'empresse de la saisir.

C'est une opération très délicate pour l'infanterie de traverser, sous un feu dominant d'artillerie, une plaine découverte ou légèrement ondulée. Pendant sa marche, l'assaillant fera des pertes considérables et il arrivera déjà très éprouvé près de la position qu'il attaque. Les arbitres et le directeur de la manœuvre doivent en tenir compte dans leurs décisions.

Aussi, pour s'approcher d'un ennemi en position, il faut se couvrir du terrain avec le plus grand soin et ne pas craindre les détours, si, en les faisant, on peut s'avancer sans s'exposer au feu. Ce n'est pas le moment de ménager les forces de la troupe et de chercher à lui épargner de la fatigue.

Déploiement. — Les troupes d'infanterie doivent éviter de trop étendre leur front. Une ligne de cinq bataillons, qui se déploie uniformément sur une étendue de 1600 mètres, est mince partout, et faible par conséquent. L'action énergique de deux bataillons bien groupés sur un point quelconque de cette ligne, surtout si leur mouvement est appuyé par une batterie, peut la couper en deux et la contraindre à la retraite.

Dans le combat en ordre dispersé, le bataillon doit rester sur le front normal; il doit toujours avoir la facilité de présenter trois échelons successifs en profondeur pour l'action décisive: une ligne de tirailleurs, une ligne de soutiens, une ligne de réserves.

De l'attaque. — Il est judicieux de choisir, pour y diriger

son attaque, le point faible de la position de l'adversaire, mais il faut aussi faire grande attention aux points d'appui qui peuvent faciliter l'attaque. Ainsi une ferme isolée, d'où l'on peut avoir des vues sur l'ennemi, qui permet d'abriter des tireurs et de placer à couvert des réserves, sera un point d'appui très utile.

Il en est de même d'un bois qui n'est pas gardé, s'il permet de s'approcher sans être vu distinctement d'une position forte.

Les points sur lesquels il est judicieux de diriger une attaque sont surtout ceux dont la possession menace la retraite de l'adversaire.

Sur le terrain de manœuvres, dans les exercices d'instruction, on exécute souvent la marche simultanée de deux lignes se suivant à peu près parallèlement. Il faut savoir se dégager de ces formes géométriques, qui ne sont jamais absolues, dès que le terrain et les circonstances y engagent. Ainsi, quand la deuxième ligne peut s'appuyer sur un obstacle naturel qui l'abrite et d'où son feu peut atteindre l'ennemi, il y a tout avantage à l'y arrêter et à ne porter en avant que la première ligne qui attaque à découvert. La troupe abritée seconde par son feu celle qui marche; elle est prête à la recueillir dans sa retraite si elle échoue, à la suivre et à l'appuyer si elle réussit.

Si la deuxième ligne a suivi la première et que celle-ci soit repoussée, sa retraite entraîne l'autre jusqu'à l'abri d'où elle est partie et les pertes faites par la deuxième ligne sont tout à fait inutiles.

Une troupe en position bien abritée par des obstacles naturels ou artificiels, tels qu'une ligne de tranchées, et renforcée par des troupes fraîches ayant peu souffert, peut résister efficacement à l'attaque de troupes même supérieures en nombre si celles-ci se sont avancées à découvert, et si leur action n'a pas été précédée par un feu efficace et suffisamment prolongé d'artillerie. L'attaque, en pareil cas, doit être regardée comme ayant échoué, malgré la supériorité numérique.

Il en est de même d'une troupe qui, ayant traversé un terrain découvert et battu par l'artillerie, s'avance à l'attaque en débordant une des ailes de l'ennemi, si celui-ci peut tirer de sa réserve une troupe fraîche formant échelon défensif, vient exécuter une contre-attaque sur le flanc des troupes qui s'a-

vacent. Celles-ci, prises dans un rentrant de feu, seront contraintes à la retraite.

Une troupe à découvert contre laquelle s'avancent des forces déployées, supérieures en nombre et qui l'enveloppent de feux concentriques, sera, au contraire, obligée de s'y dérober rapidement par une prompte retraite.

Une troupe qui vient de repousser une attaque, mais qui pour y parvenir, a dû employer toutes ses forces et mettre en ligne ses dernières réserves, peut être regardée comme ébranlée et faible partout. Dès lors, si l'adversaire dispose encore de forces compactes et peu éprouvées, il peut être opportun de reprendre l'attaque sur un autre point. Tous les points sont faibles désormais puisqu'il n'y a plus de réserves, et la ligne défensive peut être percée.

Lorsque deux troupes d'un effectif sensiblement égal sont en présence, et que l'une d'elles s'est acharnée avec la partie la plus importante de ses forces à l'attaque d'un point appuyé par un bon obstacle défensif, l'adversaire peut tenter un coup brillant en réunissant toutes ses forces disponibles pour exécuter une contre-attaque vigoureuse dans le flanc des troupes engagées de front. Il faut rechercher ces occasions et ne pas les laisser échapper si elles se présentent.

Lorsqu'un mouvement offensif de ce genre s'exécute, il est nécessaire de ne pas trop l'étendre en longueur : pour entraîner en avant, il faut autre chose que des soutiens minces et très espacés ; une troupe compacte seule peut y réussir.

Du mouvement tournant. — La troupe qui exécute un mouvement tournant ne doit pas s'étendre en ligne trop mince et trop élargir son action ; si elle le fait, elle s'expose à être coupée par un retour offensif de l'adversaire.

Si le mouvement réussit, presque toujours l'adversaire cherche à s'y dérober par une prompte retraite. Si celle-ci est faite assez à temps pour que l'ennemi puisse se soustraire à l'enveloppement, il faut aussitôt redresser la direction : la troupe qui débordait forme alors un échelon offensif dont la marche en avant menace incessamment le flanc de l'adversaire et l'empêche soit de s'arrêter sur une nouvelle position, soit d'exécuter un retour offensif.

Si, à ce moment, un obstacle que l'on ne peut traverser qu'avec peine comme un bois touffu, vient arrêter le mouve-

ment de la poursuite, il y a tout avantage à le contourner et à renforcer l'échelon débordant par la plus grande partie des forces. On empêche ainsi toute réorganisation de la force défensive de l'adversaire et on précipite sa retraite.

Si l'adversaire ne réussit pas à se soustraire à temps à un mouvement tournant, et qu'on arrive à voir l'intérieur de sa position et les troupes qui se hâtent d'exécuter une retraite tardive, alors l'assaillant ne doit pas trop s'occuper du désordre et du décousu que l'attaque même a amenés dans ses rangs. Il doit se jeter comme d'instinct et à corps perdu sur l'ennemi qu'on aperçoit.

Retraite. — La retraite, quand elle est imposée par les circonstances, est très difficile, surtout si elle résulte d'un mouvement tournant victorieux de l'adversaire. Il importe alors de ne pas former trop tôt les colonnes de marche, pour éviter qu'elles soient exposées aux feux de poursuite. Ceux-ci sont très efficaces sur des colonnes prises de flanc, d'enfilade ou d'écharpe. Il faut rester déployé tant que cela est nécessaire. On ne peut reformer la colonne de route que quand on est tout à fait hors de danger.

Pourtant si la première position a été enlevée par un mouvement tournant, sans que toutes les troupes aient été engagées à fond, il est judicieux de choisir en arrière une seconde position défensive, surtout si elle donne à l'artillerie des vues favorables lui permettant de prendre de flanc ou d'écharpe la ligne ennemie, dans le décousu où l'a jetée forcément son mouvement. Un retour offensif peut être alors très efficace, et il n'y a pas à hésiter à le tenter.

P. M. F.

